



SP-SÉBASTIAN MAGNANI

MUSIQUE
Une véritable artiste

Stéphanie Heinzmann le dit:
«Il faut se battre pour aller
vers la lumière. C'est là que
nous grandissons...»

PAGE 16

LE MAG

PÂQUES À PARIS «Le peintre des peintres», maréchal du Grand Palais.

Velázquez, l'astre du siècle d'or

LE CONTEXTE

La première rétrospective française du «peintre des peintres» s'est ouverte mercredi. Une splendeur crépusculaire du siècle d'or espagnol.

ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE

«Troppo vero!» («trop vrai!») se serait exclamé Innocent X en découvrant son portrait par Diego Velázquez (1599-1660), génie personnel de Philippe IV d'Espagne qui finira aposentador, c'est-à-dire «maréchal du palais», chargé des fêtes et des décors, le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec le jeune Louis XIV inclus.

Le plus beau joyau

Au Grand Palais, dans la rétrospective que le conservateur du Louvre Guillaume Kientz a organisée, l'effet est intact. Dans une harmonie savante et libre de rouges, de roses et de violacés; dans un écrin d'or, de soie, de velours et dentelles, le pape semble sortir de la toile. Regard perçant jusqu'au fond des âmes, autorité naturelle bien qu'assise, ce trois-quarts saisi du bout du pinceau (alla prima) a hissé le Sévillan à la hauteur de Raphaël et de Titien, l'aidant même à dépasser son aîné Rubens qui n'eut jamais l'honneur de tenir un souverain pontife devant son chevalet.

C'est le plus beau joyau de cette sélection, dont le noyau se compose d'un peu moins de la moitié de la production indiscutable du maître (54). Soit à peu près autant que les huiles exécutées à plusieurs mains ou attribuées à des membres de l'atelier, ou encore à des suivants.

Sublime Vénus

«Innocent X» fascine plus que la pourtant sublime «Vénus au miroir» (prêt de la National Gallery de Londres). Allongée nue, dans une rotonde blanc-



Portrait du pape Innocent X, 1650. Un des joyaux de l'exposition du Grand Palais. SP-AMMINISTRAZIONE DORIA PAMPHILI

mauve, celle-ci rivalise de sensualité nacrée avec «l'Hermaphrodite endormi», marbre antique aujourd'hui au Louvre et dont l'artiste fit à Rome tirer un bronze pour son roi.

Les deux chefs-d'œuvre rapprochés offrent un savant jeu de regards où personne ne distingue ce que l'autre voit, ni les figures, ni le spectateur. Effet de surprise et de pure délectation garantis.

Mais revenons au pape. Pour un peu, on esquisserait une génuflexion. Abusé, un camérier

du Vatican en fit d'ailleurs une en 1650, ce qui attacha d'emblée le tableau aux plus célèbres créations de l'histoire de l'art. C'était trois siècles avant que Francis Bacon pareillement subjugué l'atomise et en souligne la charge terrifiante. Le chef-d'œuvre ne sort que très rarement de la galerie Doria Pamphili, richissime collection romaine privée dont il est le clou.

Parmi les autres points forts du parcours, une première section, quasi complète, sur les an-

nées de formation et les commandes religieuses. «L'Immaculée conception» de Londres y est plus exquise que celles de Séville.

Le plus magnifique des théâtres

Viennent ensuite et en nombre les portraits en buste. On plonge alors dans le plus magnifique des théâtres. La cour d'Espagne se passionnait d'ailleurs pour cet art. Dans «Oráculo», son manuel des courtisans très lu alors, Baltasar

Gracián soutient de manière très moderne que «les choses ne passent point pour ce qu'elles sont, mais pour ce dont elles ont l'apparence». C'est dire le primat de l'image pour cette société et le fait qu'elle ait pu porter en son sein un maître comme Velázquez.

Au passage, une analyse délicate de son caravagisme est proposée. Notamment par la comparaison avec deux apôtres peints par son congénère grand en Italie, Ribera, des triades de saint Jean Baptiste et de saint Pierre. Autrement, la sélection retrace encore la conquête de l'air circulant entre les formes entamée par Velázquez à partir d'un premier séjour italien, ce qui le fera tant apprécier de Manet.

«Les cathédrales ne voyagent pas»

Bien sûr, on trouvera des défauts. Ainsi l'absence des plus célèbres icônes madrilènes que sont «Les Lances», le «Mars», le «Christ en croix», «Les Ménines», les «Fileuses»...

Mais les cathédrales ne voyagent pas, plaide le commissaire. Plus ennuyeux est le manque de «bodegones», ces scènes réalistes exaltant le petit peuple, typiques de la Contre-Réforme et si caractéristiques de la première manière du peintre.

Baltasar et son nain

Les amateurs de «freaks» du siècle d'or resteront également sur leur faim. Excepté dans le mélancolique et chatoyant portrait de l'infant Baltasar avec son nain, celui – à la main discutée – du bouffon louchant Juan Calabazas qui tient un moulin à vent en guise de sceptre de sa simplicité d'esprit; et, enfin, dans une certaine mesure, un Démocrite parfaitement sarcastique, ils n'en trouveront pas.

Un «triste monde»

Heureusement, les tableaux de l'entourage compensent, et il en va de même pour les por-

traits équestres. Dans ces toiles revit ce «triste monde» si bien imaginé par l'historien de l'art Elie Faure au début du 20e siècle. «Un roi dégénéré, des enfants malades, des idiots, des infirmes. Quelques pitres monstrueux vêtus en princes qui avaient pour fonction de rire d'eux-mêmes et de faire rire des êtres hors la loi vivante, étreints par l'étiquette, le complot, le mensonge. Liés par la confession et le remords.»

Vert et rouge tapageurs

Le plus regrettable au Grand Palais, ce sont les couleurs de certaines salles. Le vert et le rouge tapageur choisis n'ont pas la magnificence de l'Escorial. On leur préférera les espaces sombres qui vont bien aux austères religieux et aux grands d'Espagne, pères raffinés et sévères d'un royaume encore maître du monde, mais qui chutera bientôt – et l'épilogue par une grande toile inachevée d'un cheval sans maître a valeur de symbole.

L'indicible du monde

Plus réussies sont les vastes sections dédiées aux séjours romains du peintre. Elles ont une lumière nacrée propice à l'attention. Comme la salle de bains dans une scène de «Pierrot le fou». Celle où Godard fait lire du Faure à voix haute à Belmondo. L'acteur, plongé dans une baignoire, est écouté par une gamine: «Velázquez après cinquante ans ne peignait plus jamais une chose définie (...). Il ne saisissait plus dans le monde que les échanges mystérieux qui font pénétrer les uns dans les autres les formes et les tons par un progrès secret et continu dont aucun heurt, aucun sursaut ne dénonce ou n'interrompt la marche...» «C'est beau, ça, hein petite fille?» concluait le comédien, fier et juste comme un hidalgo. ● LE FIGARO

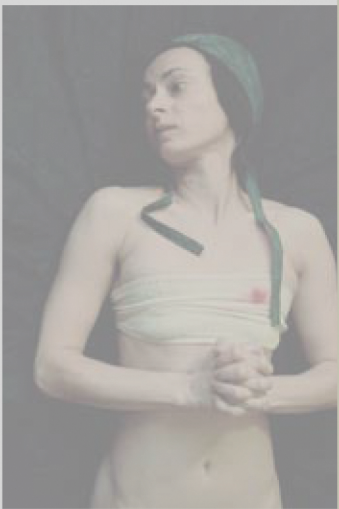
INFO

Paris: Grand Palais, jusqu'au 13 juillet.

TÊTE D'AFFICHE

TPR

Passion. Enfant terrible de la scène contemporaine, Angélica Liddell n'a de cesse de questionner l'homme et son rapport au sacré. Avec «Carta de San Pablo a los Corintios», l'artiste catalane s'empare de l'«Épître aux Corinthiens» pour transposer l'ardeur de l'amour voué à Dieu dans les sphères de la passion profane. «Je veux travailler avec l'idée de Dieu comme s'il existait, bien que je sache qu'il n'existe pas, afin de réaliser la brutalité de son absence», dit-elle. Un spectacle coup de poing, à voir à La Chaux-de-Fonds. ● RÉD



SP-ANGÉLICA LIDDELL

LA CRITIQUE DU... «MOCHE»

Un texte au scalpel qui dissèque la laideur d'un monde sans défaut

Après son adaptation l'an dernier de «Trois hommes dans un bateau» du «so british» Jerome K. Jerome, Nathalie Sandoz met en scène, au Passage, une pièce du jeune dramaturge allemand Marius Von Mayenburg, «Le moche». Du «nonsense» à l'humour noir. Ici, l'intrigue peut se résumer en trois actes: l'ingénieur Lette découvre sa laideur en apprenant que son assistant le remplacera dans un congrès pour présenter avantageusement sa propre invention, et décide de subir une chirurgie réparatrice; devenu très beau, il réveille les sens de sa femme avant d'en séduire bon nombre au point de devenir un «modèle»; le chirurgien multiplie les co-

pies dont l'assistant lui-même, qui devient un double du héros.

La métamorphose a longtemps dans la littérature permis une explication naturelle aux événements mystérieux. Depuis Kafka et Ionesco, elle dénonce l'aliénation. Notre société postmoderne transforme l'individu en marchandise, la relation en échange monétaire et l'apparence en valeur refuge. L'opération de Lette est un succès... inespéré. Il jouit d'un visage magnétique dont les cicatrices lui apportent une expérience érotique nouvelle, mais qui dénoncent aussi en profondeur son imposture. Heureusement, cette faille narcissique pourrait se résoudre

grâce à une rencontre avec soi-même.

Le décor est constitué de panneaux vitrés pivotants qui permettent avec élégance de passer d'une scène à l'autre tout en reflétant à merveille les changements de personnalité (et de personnages, les quatre comédiens jouant plusieurs rôles). Cela produit maints effets miroir qui font songer au labyrinthe de «La dame de Shanghai», ce palais des mirages où l'amour idolâtre se désagrège. Malgré une fin un peu confuse, le texte au scalpel est servi avec une grande maestria, convertissant la mocheté de nos mœurs actuelles en beau spectacle. ● DIDIER DELACROIX ● Neuchâtel, théâtre du Passage, demain à 20h.